

SÉANCE DU 26 AVRIL 1901.

PRÉSIDENCE DE M. DELACOUR, TRÉSORIER.

M. Guérin, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la séance du 22 mars, dont la rédaction est adoptée.

M. le Président fait part à la Société de la grande perte qu'elle a faite, depuis sa dernière séance, dans la personne d'un de ses anciens présidents, M. Maxime Cornu, professeur de culture au Muséum d'Histoire naturelle, décédé à Paris le 3 avril, à l'âge de cinquante-sept ans, en son domicile de la rue Cuvier.

Plusieurs discours ont été prononcés aux obsèques de M. Cornu ; son collègue au Muséum, M. le professeur Bureau, s'est exprimé en ces termes :

DISCOURS PRONONCÉ SUR LA TOMBE DE M. CORNU,
AU NOM DE LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE; par **M. Ed. BUREAU.**

La Société botanique de France ne pouvait pas laisser fermer cette tombe sans venir rendre hommage à l'un de ses présidents, à l'un de ses membres les plus anciens et les plus dévoués. C'est au nom de notre Société que je m'acquitte de ce devoir; mais qu'elle me pardonne, si mes propres souvenirs me pressent trop vivement, et si une émotion personnelle vient se mêler aux regrets de tous nos confrères, dont je suis chargé d'apporter ici l'expression.

Involontairement je me reporte aux premières années de notre entrée au Muséum, où nous arrivâmes presque en même temps, Maxime Cornu et moi. Nous travaillions avec notre maître, Adolphe Brongniart, qui nous traitait avec une paternelle bienveillance. Que de fois, admis au milieu de sa famille, n'avons-nous pas apprécié le charme de ces douces soirées où enfants, petits-enfants et disciples étaient suspendus aux lèvres du grand-père et de l'homme éminent ! Je revois, sous la forme d'un écolier,

déjà conscient du nom qu'il aura à porter, ce cher Charles Brongniart, emporté depuis dans la force de l'âge, mais non sans avoir produit des travaux qui lui survivront. Je revois la veuve, aujourd'hui si cruellement éprouvée, sous la forme d'une gracieuse enfant, puis d'une jeune fille accomplie, et j'ai assisté au développement de cette affection mutuelle qui devait faire de Maxime Cornu le petit-fils d'Adolphe Brongniart. Une mère, qui était l'âme de cette maison, a suivi son fils dans la tombe, et aujourd'hui, au lieu de ce foyer patriarcal, je ne vois plus que trois foyers brisés.

Encore une fois, que la Société botanique de France me pardonne ce que ces souvenirs ont de personnel. Celui à qui je viens dire en son nom un dernier adieu fut, à la fois, un de mes compagnons de travail et un de nos confrères les plus fidèles : la Table générale de notre Bulletin, qui vient d'être publiée et qui comprend la matière contenue dans les quarante premiers volumes, est là pour l'attester.

De 1866, date de la première publication de Maxime Cornu, jusqu'à l'année 1893, qui termine la Table, il n'a pas publié, dans le Bulletin de notre Société, moins de 97 Mémoires, et l'on peut dire qu'il nous a réservé la plus grande partie de son œuvre. Sur ces 97 Mémoires, 72 concernent les végétaux cryptogames. C'est que Maxime Cornu fut, dans la première partie de sa carrière, avant tout un cryptogamiste. Il ne se bornait pas à l'étude de l'une des grandes classes de l'immense embranchement des Cryptogames cellulaires; ses publications concernent les Algues, les Lichens et les Champignons, et l'on put voir, dans les herborisations cryptogamiques qu'il dirigea, combien ses connaissances étaient étendues; mais c'est à cette dernière classe qu'il consacra la majeure partie de ses études.

Le travail que M. Brongniart lui avait confié, pour ses débuts au Muséum, n'avait pas peu contribué à l'engager dans cette voie. M. Tulasne, après la guerre, avait fait don, à notre établissement, de l'herbier type de son merveilleux ouvrage. Cet herbier, à la suite des dangers auxquels il avait échappé dans une maison des environs de Paris, se trouvait dans un état de bouleversement complet. Les vérifications et la mise en ordre prirent à Maxime Cornu trois années d'un travail assidu. Il en profita pour y réunir des collections mycologiques de Brébisson et de Desmazières. Le

travail fini, il ne lui avait pas passé par les mains moins de 15 000 échantillons. Il est évident qu'il trouva, chemin faisant, de nombreux sujets d'étude, et c'est la Société botanique de France qui en profita.

Depuis que Maxime Cornu était chargé de la chaire de culture au Muséum, ses études et ses publications devaient nécessairement en partie changer d'objet; aussi, les Mémoires qu'il donna à la Société dans cette période, portent surtout sur des plantes usuelles tropicales. Il avait rassemblé, au Muséum, dans une serre spéciale, toutes les espèces utiles des pays chauds qu'il avait pu se procurer, et il réussissait souvent à en obtenir la floraison et la fructification. La formation de cette collection intéressante, qui, jusqu'à lui, manquait à Paris, fut, dans les dernières années de sa vie, son œuvre de prédilection.

Maxime Cornu fut remarquablement laborieux. On peut même dire qu'il le fut trop; car il dépensait ses forces sans ménagement. Doué d'un tempérament nerveux et impressionnable, et atteint de temps en temps de retours de fièvres qu'il avait apportées d'Algérie, il y avait des moments où il ne se soutenait que par l'énergie de sa volonté. La tâche qui lui incombait était lourde, peut-être trop lourde pour ses forces. Il est tombé en faisant son devoir, et même plus que son devoir.

Puisse sa famille, si douloureusement atteinte, être soutenue par les immortelles espérances que peut inspirer une fin courageuse et chrétienne! Qu'elle daigne agréer l'expression de la profonde sympathie que la Société botanique de France a bien voulu me charger de lui apporter ici.

M. le Président donne ensuite lecture de la lettre suivante :

Paris, 22 avril 1901.

Monsieur le Président,

Je reçois de sir William Thiselton Dyer, directeur des Jardins de Kew, une lettre dont je vous envoie ci-après la traduction, pensant que vous voudrez bien, si vous le jugez à propos, la communiquer à nos collègues.